

SEMINAIRE DU DOCTEUR LACAN

Mercredi 1er décembre 1965

Mesdames, Messieurs, Monsieur le Directeur de l'École Normale Supérieure qui avez bien voulu, dans cette enceinte de l'École où je ne suis qu'un hôte, me faire l'honneur de votre présence aujourd'hui,

La structure du sujet dans la psychanalyse, dirons-nous que l'année dernière nous l'avons fondée ; nous avons abouti à établir une structure qui rend compte de l'état de refonte, de Spaltung où la psychanalyse le repère dans sa praxis.

Le psychanalyste repère cette refonte de façon en quelque sorte quotidienne qui est admise à la base, puisque la seule reconnaissance de l'inconscient suffit à la motiver, et aussi bien qui le submerge, si je puis dire, de sa constante manifestation ; mais pour savoir ce qu'il en est de sa praxis ou seulement pouvoir la diriger de façon conforme à ce qui lui est accessible, il ne suffit pas que cette division soit pour lui un fait empirique, ni même que le fait empirique ait pris forme de paradoxe, il faut une certaine réduction, parfois longue à s'accomplir, mais toujours décisive à la naissance d'une science, réduction qui constitue proprement son objet et où l'épistémologie qui s'offre à la définir en chaque cas, et en tous, est loin d'avoir, à nos yeux au moins, rempli sa tâche ; car je ne sache pas qu'elle ait pleinement rendu compte, par ce moyen, de la définition de l'objet, de cette mutation décisive qui, par la voie de la physique, a fondé la Science, au sens moderne, dès lors pris pour sens absolu ; position que justifie un changement de style radical dans le tempo de son progrès, la forme galopante de son insertion dans notre monde, les réactions en chaîne qui caractérisent ce qu'on peut appeler les expansions de son énergétique.

A tout cela, nous paraît être radicale une modification dans notre

position de sujet au double sens : qu'elle y est inaugurale et que la science la renforce toujours plus ; Koyré ici est notre guide et l'on sait qu'il est encore nécessaire.

Donc, je n'ai pas franchi à l'instant le pas concernant la création comme science de la psychanalyse, mais on a pu remarquer que j'ai pris pour fil conducteur, l'année dernière, un certain moment du sujet que je tiens pour être un corrélat essentiel de la Science ; un moment historiquement défini dont peut-être nous avons à savoir s'il est strictement répétable dans l'expérience, celui que Descartes inaugure et qui s'appelle le cogito.

Ce corrélat qui, comme moment, est le défilé d'un rejet de tout savoir, prétend laisser au sujet un certain amarrage dans l'être, dont nous tenons qu'il constitue le sujet de la science dans sa définition, ce terme à prendre au sens de porte étroite. Ce fil ne nous a pas guidé en vain, puisqu'il nous a mené, à formuler en fin d'année notre division expérimentée du sujet comme division entre le savoir et la vérité, l'accompagnement d'un modèle topologique, la bande de Moebius, qui fait entendre que ce n'est pas d'une distinction d'origine que doit provenir la division où ces deux termes viennent à se rejoindre ; qui relira, aux lumières que peut apporter la technique à la technique de la lecture, son enseignement sur Freud, (cet article où Freud nous lègue le terme de Spaltung sur quoi la mort lui fait lâcher sa plume), et remontera aux articles sur le fétichisme de 1927 et sur la perte de la réalité de 1924, celui-là appréciera s'il n'apport pas que ce qui motive chez Freud un remaniement doctrinal qu'il accentue dans le sens d'une topique, c'est un souci d'élaborer une dimension que l'on peut dire proprement structurelle puisque c'est la relation entre ces termes et sa reprise dialectique dans l'expérience qui seules donnent appui à son progrès.

Lois de supposer aucune antification d'appareil, pour tout dire que l'Ich Spaltung, refente du moi, sur quoi s'abîme sa main c'est bien le sujet qu'elle nous pointe comme terme à élaborer.

Le principe de réalité, dès lors, perd toute l'ambiguïté dont il reste marqué si l'on y inclut la réalité psychique. Ce principe n'a pas

d'autre fonction définissable que de conduire au sujet de la science et il suffit d'y penser pour qu'aussitôt prennent leur champ ses réflexions qu'on s'interdit comme trop évidentes ; par exemple qu'il est impensable que la psychanalyse comme pratique, que l'inconscient, celui de Freud, comme découverte, aient pris leur place avant la naissance au siècle, qu'on a appelé le siècle du génie, le 17ème, de la science à prendre au sens absolu, au sens à l'instant indiqué, sans qui n'efface pas sans doute ce qui s'est institué sous ce même nom auparavant mais qui, plutôt qu'il n'y trouve son arabesque, en tire le fil à lui d'une façon qui montre mieux sa différence de toute autre.

Une chose est sûre, si le sujet est bien là au niveau de cette différence, toute référence humaniste y devient superflue, car c'est à elle qu'il coupe court. Ne visons pas, se disant, de la psychanalyse et de la découverte de Freud, est accident, que ce soit parce que ses patients sont venus à lui au nom de la science et du prestige qu'elle confère à la fin du 19ème siècle à ces sergents, sans de grade inférieur, que Freud a réussi à fonder la psychanalyse en découvrant l'inconscient ; nous disons contrairement à ce qui se brode d'une prétendue rupture de Freud avec le scientisme de son temps que c'est ce scientisme même, si on veut bien le désigner dans son allégeance aux idéaux d'un Bruchet, eux-mêmes transmis du poète où un Helmholtz et un Du Bois Reymond s'étaient voués à faire rentrer la physiologie et les fonctions de la pensée considérées comme y incluses dans les termes mathématiquement déterminés de la thermodynamique parvenus à son presque achèvement de leur temps, qui a conduit Freud, comme ses écrits nous le démontrent, à suivre la voie qui porte à jamais son nom. Nous disons que cette voie ne s'est jamais détachée des idéaux ^{de} scientisme, puisqu'on l'appelle ainsi, et que la marque qu'elle porte n'est pas contingente mais lui reste essentielle, que c'est de cette marque qu'elle conserve son crédit, malgré les déviations auxquelles elle a prêté, et ceci en tant que Freud s'est opposé à ces déviations et toujours avec une sûreté sans retard et une rigueur inflexible, témoin sa rupture avec son adepte le plus prestigieux Jung notamment dès qu'il a glissé dans quelque chose

4

dont la fonction ne peut être définie autrement que de tenter d'y restaurer un sujet doué de profondeurs, ce dernier terme au pluriel, ce qui veut dire un sujet composé d'un rapport au savoir, rapport dit archétypique qui ne fût pas réduit à celui que lui permet la science moderne à l'exclusion de tout autre, lequel n'est rien que le rapport que nous avons défini l'année dernière comme ponctuel et évanescent, ce rapport au savoir qui de son moment historiquement inaugural garde le nom de cogito. C'est à cet origine indubitable, patente dans tout le travail freudien, à la leçon que Freud nous laisse comme chef d'école que l'on doit que le marxisme soit sans portée, et je ne sache pas qu'aucun marxiste y ait montré quelque insistance à mettre en cause sa pensée, la pensée de Freud, au nom d'appartenance historique de Freud. Nous voulons dire notamment à la société de la double monarchie pour les bornes judaïsantes où Freud reste confiné dans ses aversions spirituelles, à l'ordre capitaliste qui conditionne son agnosticisme politique, qui d'autre vous nous écrira un essai digne de Lamennais sur l'indifférence en matière de politique, j'ajouterai à l'éthique bourgeoise pour laquelle la dignité de sa vie vient à nous inspirer un respect qui fait fonction d'inhibition à ce que son œuvre ait, autrement que dans le malentendu et la confusion, réalisé le point de concours des seuls hommes de la vérité qui nous restent, l'agitateur révolutionnaire, l'écrivain qui de son style marque la langue, je sais à qui je pense, et cette pensée rénovant l'être dont nous avons le précurseur.

Ce sont en hâte d'émerger de tant de précautions prises à reporter les psychanalystes à leurs certitudes les moins discutables. Il ne faut pourtant y repasser encore fût-ce au prix de quelques lourdeurs.

Dire que le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science peut passer pour paradoxe, c'est pourtant là que doit être prise une démarcation faite de quoi tout se mêle et commence une malhannêteté qu'on appelle ailleurs pour objectif, mais c'est manque d'audace et manque d'avoir repéré l'objet qui fait, de notre position de sujet nous sommes toujours responsables qu'on appelle cela où l'on veut du terrorisme ; j'ai le droit de sourire car ce n'est pas dans un silence où la doctrine est ouvertement matière à tractations que je

craindrais d'effusquer personne en formulant ce que je pense que l'erreur de bonne foi est de toute la plus impardonnable. La position du psychanalyste ne laisse pas d'échappatoire puisqu'elle exclut la tendresse de la belle âme, c'est encore un paradoxe que de le dire, c'est peut-être aussi bien le même, quoiqu'il en soit je pose que toute tentative, voire tentation où la théorie courante ne cesse d'être relâchée d'incarner plus avant le sujet est d'arranger toujours féconde en erreurs et comme telle fautive, ainsi de l'incarner dans l'homme lequel y revient à l'enfant, car cet homme y sera le primitif, ce qui faussera tout du processus primaire, de même que l'enfant y jouera le sous-développé ce qui masquera la vérité de ce qui se passe lors de l'enfance d'original, bref ce que Claude Lévi-Strauss a dénoncé comme l'illusion archaïque est inévitable dans la psychanalyse si on n'y tient pas ferme en théorie sur le principe que nous avons à l'instant énoncé qu'un seul sujet y est reçu comme tel, celui qui peut la faire scientifique. C'est dire assez que nous tenons que la psychanalyse ne démontre ici nul privilège, il n'y a pas de science de l'homme, ce qu'il faut entendre au même qu'il n'y a pas de petites sciences. Il n'y a pas de science de l'homme parce que l'homme de science n'existe pas, mais seulement son sujet. On sait sa répugnance de toujours pour l'appellation de sciences humaines qui ne semble être l'appelle même de la servitude, c'est aussi bien que le terme est faux, la psychologie mise à part qui a découvert les moyens de se survivre dans les offices qu'elle offre à la technocratie, voire comme conclut d'un humour vraiment swiftien un article sensationnel de Monsieur le Professeur Gauguilhon, dont je ne sais pas s'il est ici, voire dans une glissade de tobogan du panthéon à la préfecture de police, aussi bien est-ce au niveau de la sélection du créateur de la science, de la recherche et de son entretien que la psychologie rencontrera l'écueil de son emploi, pour toutes les autres sciences de cette classe on verra facilement qu'elles ne font pas une anthropologie, qu'en examine Lévy-Bruhl ou Piaget, leurs concepts, mentalité dite prélogique, pensée ou discours prétendument égocentrique n'ont de références qu'à la mentalité supposée, à la pensée présumée, au discours effectif du sujet de la science, nous ne disons pas de l'homme de la science, de sorte que trop peuvent s'apercevoir que les

bornes mentales, certainement la faiblesse de pensée présumable, le discours effectif un peu coton de l'homme de science, ce qui n'est pas du tout la même chose, viennent à tester leurs constructions non dépourvues sans doute d'objectivité mais qui n'intéressent la science que pour autant qu'elles n'apportent rien sur le magicien, par exemple, et peu sur la magie, si quelque chose sur leurs traces, encore ces traces sont-elles de l'un ou de l'autre puisque ce n'est pas Levy-Bruhl qui les a tracées, alors que le bilan dans l'autre cas est plus sévère, il ne nous apporte rien sur l'enfant, peu sur son développement, puisqu'il lui manque l'essentiel et de la logique qu'il démontre, j'entends l'enfant de Piaget, dans sa réponse à des énoncés dont la série constitue l'épreuve, rien d'autre que celle qui a présidé à leur énonciation au fin d'épreuve, c'est-à-dire, celle de l'homme de science ou le logicien, je ne le nie pas, garde son prix.

Dans les sciences autrement valables, même si leurs titres ont à revoir nous constatons que de s'interdire l'illusion archaïque, que nous pouvons généraliser dans le terme de psychologisation du sujet, n'en entrave nullement la fécondité. La théorie des jeux, mieux dite stratégie, en est l'exemple où l'on profite du caractère entièrement calculable d'un sujet strictement réduit à la formule d'une matrice de combinaisons significatives. Le cas de la linguistique est plus subtile, puisqu'elle doit intégrer la différence de l'énoncé à l'énonciation, ce qui est bien l'évidence cette fois du sujet qui parle en tant que tel et non pas du sujet de la science, c'est pourquoi elle va se centrer sur autre chose, à savoir la batterie du signifiant dont il s'agit d'assurer la prévalence sur ses effets de signification, c'est bien aussi de ce côté qu'apparaissent les antinomies, à doser selon l'extrémisme de la position adoptée dans la constitution de cet objet ; ce qu'on peut dire c'est qu'on va très loin dans l'élaboration des effets de langage puisqu'on peut y construire une poétique qui ne doit rien à la référence, à l'esprit du poète, non plus qu'à son incarnation. C'est du côté de la logique qu'apparaissent les indices de réfraction diverse de la théorie linguistique par rapport au sujet de la science, ils sont différents pour la logique,

pour le morphème syntactique et pour la syntaxe de la phrase ; d'où les différences théoriques entre un Jakobson,, Scharf. C'est la logique qui fait ici office d'ombilic du sujet, et la logique en tant qu'elle n'est nullement logique liée au contingence d'une grammaire, il faut littéralement que la formalisation de la grammaire contourne cette logique pour s'établir avec succès ; mais le mouvement de ce contour est inscrit dans cet établissement ; nous indiquerons plus tard comment se situe la logique moderne. Troisième exemple, elle est incontestablement la conséquence strictement déterminée d'une tentative, comme on l'a vu l'année dernière, de suturez le sujet de la science et le dernier thème de Coedat montre qu'elle y échoue ; ce qui veut dire que le sujet en question reste le corrélat de la science, mais un corrélat antinomique puisque la science s'avère définie par la non-issuue de l'effort pour le suturez. Qu'en saisisse là la marque à ne pas manquer du structuralisme. Il introduit dans "toute science humaine" qu'il conquiert, un mode très spécial du sujet, celui pour lequel nous ne trouvons pas d'indices autres que topologiques, mettons le signe générateur de la bande de Moebius que nous appelons le δ intérieur. Le sujet est, si l'on peut dire, en analyse interne à son objet. L'allégeance que l'œuvre de Claude Lévi-Strauss manifeste à un tel structuralisme ne sera ici portée au compte de notre thèse qu'à nous contenter pour l'instant de sa périphérie ; néanmoins il est clair que l'auteur met d'autant mieux en valeur la portée de la classification naturelle que le sauvage introduit dans le monde, spécialement pour une connaissance de la faune et de la flore dont il souligne qu'elle nous dépasse ; qu'il peut arguer, Claude Lévi-Strauss l'auteur, d'une certaine récupération qui s'annonce dans la chimie d'une physique des qualités capides et odorantes, autrement dit, d'une corrélation des valeurs perceptives à une architecture de molécule à laquelle nous sommes parvenus par l'analyse combinatoire, autrement dit par la mathématique du signifiant, comme en toute science jusqu'ici.

Le savoir est donc bien, ici, séparé du sujet selon la ligne correcte qui ne fait nul hypothèse sur l'insuffisance de son développement, laquelle au reste serait bien en peine de démontrer. Il y a plus, Claude

Levi-Strauss, quand après avoir extrait la combinatoire latente dans les structures élémentaires de la parenté, il nous témoigne que tel informateur, pour emprunter les termes des ethnologues, ce terme des ethnologues est tout à fait capable d'en tracer lui-même le graphe levi-straussien ; que nous dit-il sinon qu'il extrait là aussi, aussi bien le sujet de la combinatoire en question celui qui sur son graphe n'a pas d'autre existence que la dénotative ém ; à démontrer la puissance de l'appareil qui constitue le mythème pour analyser les transformations mythogènes qui à cette étape paraissent s'instituer dans une synchronie qui se simplifie de leurs réversibilités, Claude Levi-Strauss ne prétend pas nous livrer la nature du mythant ; il sait seulement ici que son informateur, s'il est capable d'écrire le cru et le cuit, au génie près, qui y met sa marque, ne peut aussi le faire sans laisser au vestiaire, c'est-à-dire au Musée de l'Homme, à la fois un certain nombre d'instruments opératoires, autrement dit rituels, qui consacrent son existence de sujet en tant que mythant et qu'avec ce dépôt soit rejeté hors du champ de la structure ce que dans une autre grammaire on appellerait son accentuant - la grammaire de l'accentuant du Cardinal Hermès - ça n'est pas sans force cet écrit, quelque forgé à d'admirables fins et j'aurai peut-être à en faire à nouveau mention. L'objet de la mythogénie n'est donc lié à nul développement non plus qu'à l'arrêt du sujet responsable. Ce n'est pas à ce sujet là qu'il se relate mais au sujet de la science et le relevé s'en fera d'autant plus correctement que l'informateur lui-même sera plus proche d'y réduire sa présence à celle du sujet de la science. Je crois seulement que Claude Levi-Strauss fera des réserves sur l'introduction dans le recueil des documents d'un questionnement inspiré de la psychanalyse, d'une collecte suivie des rêves par exemple avec tout ce qu'elle va entretenir de relations transférentielles. Pourquoi, si je lui affirme que notre praxis, loin d'altérer le sujet de la science, auquel seulement il peut et veut connaître, n'apporte en droit nulle intervention qui ne tende à ce que ce sujet se réalise de façon satisfaisante et précisément dans le champ qui l'intéresse. Est-ce donc à dire

qu'un sujet non saturé, mais calculable, ferait l'objet subsumant, selon les formes de l'épistémologie classique, le corps des sciences qu'on appellerait conjecturales ; ce que moi-même j'ai opposé au terme de sciences humaines ? Je le crois d'autant moins indiqué que ce sujet fait partie de la conjecture qui fait la science dans son ensemble. L'opposition des sciences exactes aux sciences conjecturales ne peut plus se contenir à partir du moment où la conjecture est susceptible d'un calcul exact, probabilité par exemple, et où l'exactitude ne se fonde que dans un formalisme séparant axiome et loi de groupement des symboles. Nous ne saurions pourtant nous contenter de constater qu'un formalisme résumait plus ou moins quand il s'agit au dernier terme d'en motiver l'après qui n'a pas surgi par miracle et qui se renouvelle suivant des crises si efficaces depuis qu'un certain droit fil ne semble y avoir été pris. Répétons qu'il y a quelque chose dans le statut de l'objet de la science qui ne nous paraît pas étonné depuis que la science est née et rappelons que si certes, poser maintenant la question de l'objet de la psychanalyse c'est reprendre la question que nous avons introduite à partir de notre venue à cette tribune de la position de la psychanalyse dans ce hors de la science, nous avons indiqué aussi que cette question ne saurait être résolue sans que sans doute s'y modifie la question de l'objet dans la science comme telle ; l'objet de la psychanalyse, j'annonce ma couleur et vous la voyez venir avec lui puisqu'il n'est autre que ce que j'ai déjà avancé de la fonction qu'y joue l'objet "a". Le savoir sur l'objet "a" serait-il alors la science de la psychanalyse ? c'est très précisément la formule qu'il s'agit d'éviter, puisque cet objet "a" est à insérer, nous le savons déjà, dans la division du sujet par sa structure très spécialement, c'est de là qu'aujourd'hui nous sommes repartis, le champ psychanalytique, et c'est pourquoi il était important de praevoir d'abord, et comme un fait à distinguer de la question de savoir si la psychanalyse est une science, si son champ est scientifique, ce fait précisément que sa praxis n'implique d'autre sujet que celui de la science ; il faut réduire à ce degré, ce que

vous ne permettez d'induire par une image comme l'ouverture du sujet dans la psychanalyse, pour saisir ce qu'il y reçoit de la vérité.

Cette démarche, on le sent, comporte cette sinuosité que vous ne voyez devoir suivre et qui tient de l'apprivoisement. Cet objet "a" n'est pas tranquille, ou plutôt, faut-il dire, se pourrait-il qu'il ne nous laisse pas tranquille et le moins, ceux qui avec lui ont le plus à faire, les psychanalystes qui seraient alors ceux que d'une façon électorale j'essaierai de finir par mon discours.

C'est vrai, le point où je vous ai donné aujourd'hui rendez-vous pour être celui où je vous ai laissés l'an passé, celui de la division du sujet entre vérité et savoir est pour eux un point familier, c'est celui où Freud les convie sous l'appel "wo es war soll Ich werden" que je retraduis une fois de plus à l'accentuer encore ici "là où c'était, là comme sujet dois-je advenir". Hors ce point, je leur en montre l'étrangeté à le prendre à revers, ce qui consiste ici plutôt à les ramener à son front, comment ce qui était à s'attendre depuis toujours d'un être obscur viendrait-il à se totaliser d'un trait qui ne se tire qu'à le diviser plus nettement de ce que j'en peux savoir, ce n'est pas seulement dans la théorie que se pose la question de la double inscription pour avoir provoqué la perplexité où mes élèves Laplanche et Leclerc, auraient pu lire dans leur propre existence dans l'abord du problème sa solution ; elle n'est pas en tout cas du type gestaltiste ni à chercher dans l'assiette où la tête de Napoléon s'inscrit dans l'arbre, elle est tout simplement dans le fait que l'inscription ne mord pas de même côté du parchemin venant de la planche à imprimer de la vérité ou du savoir. Que ces inscriptions se mêlent était simplement à résoudre dans la topologie, une surface où l'en-dedans et l'en-dehors sont en état de se joindre partout était à portée de main ; c'est bien plus loin pourtant, qu'en un schème intuitif, c'est ni je puis dire, d'enserrer l'analyste dans son être, que cette topologie peut le saisir ; c'est pourquoi s'il la déplace ailleurs ce ne peut être qu'en un morcellement de puzzle qui nécessite en tout cas d'être ramené à cette page ; pourquoi il n'est pas vain de redire qu'à

M

qu'à l'épreuve d'écrire "je pense donc je suis" cela se lit que la pensée ne fonde l'être qu'à se nouer dans la parole où toute opération touche à l'essence du langage. Si "cogito sum" nous est quelque part par Heidegger fourni à ces fins, il faut en remarquer qu'il algébrique la phrase et nous sommes en droit d'en faire relief à son reste : cogito ergo, où apparaît que rien ne se parle qu'à s'appuyer sur la cause. Hors cette cause, c'est ce que recouvre le Soll Ich, le dois-je de la formule freudienne qui d'en renverser le sens fait jaillir le paradoxe d'un impératif qui se presse d'assumer sa propre causalité.

Je ne suis pourtant cause de moi et ce non pas d'être la créature du Créateur, il en est tout autant, je vous renvoie là-dessus à Augustin et à son "De Trinitate" au prologue. La cause de moi spinozienne peut emprunter le nom de Dieu, elle autre chose et laissant cela à ces deux mots ; nous ne ferons jouer qu'à épingler qu'elle est aussi chose autre que le tout et que ce Dieu d'être autre ainsi, n'est pas pour autant le Dieu du panthéisme.

Il faut saisir dans cet ergo que Descartes accente de la surfluité de sa fonction dans certains de ses textes en latin (sujet d'exigence que je laisse à ceux qui ici peuvent s'y consacrer en spécialistes). Le point dans cet ergo est à trouver où il reste être ce qu'il se donne pour être, dépendant du Dieu de la religion. Curieuse chute de l'ergo, l'ego est solidaire de ce Dieu, singulièrement Descartes suit la démarche de le préserver du Dieu trompeur, en quoi c'est son partenaire qui gagne puisqu'il le préserve au point de le pousser au privilège consistant à ne garantir les vérités éternelles qu'à en être le créateur. Cette communauté de sort entre l'ego et Dieu, ici masquée, est la même que dévoile de façon déchirante le contemporain de Descartes, Angelus Silesius en ses adjurations mystiques et qui leur impose à ces adjurations la forme gnostique. On se souviendrait avec avantage parmi ceux qui ne suivent de l'appui que j'ai pris sur ces jaculations, celle du pèlerin chrubonique, à les reprendre dans la trace même de l'introduction au narcissisme que je poursuivais alors selon mon mode, l'année de mon commentaire sur le

12

Président Schreber.

Ce qu'on peut boîter en ce point, c'est le pas de la beauté, mais il faut y boîter juste, et d'abord se dire que les deux côtés ne s'y emboîtent pas ; c'est pourquoi je ne permettrai de délaier un moment ce point, pour repartir d'une audace qui fut la mienne et que je ne répéterai qu'à la rappeler, car ce serait la répéter deux fois, bis repetita, pourrait-elle être dite au sens juste où ce terme ne veut pas dire la simple répétition, il s'agit de la chose freudienne, dis-je dans le texte est celui d'un discours essouffé, d'être de la fois où je l'avais répété, prononcé pour la première fois (puisse cette instantanéité vous faire sentir en sa trivialité le contre-pied temporel qu'engendre la répétition), prononcé la première fois, il le fût pour une Vienne où mon biographe repèrera sa première rencontre avec ce qu'il faut bien appeler le fond le plus bas du monde psychanalytique, spécialement avec un personnage dont le niveau de culture et de responsabilité répondait à celui qu'on exige d'un garde du corps, mais peu m'importait, je parlais dans l'air ; ayant voulu que ce fût pour le centenaire de la naissance de Freud que ma voix se fît entendre en hommage, ceci non pour en marquer la place d'un lieu déserté, mais cet autre que comme maintenant mon discours que la voie ouverte par Freud n'ait pas d'autre sens que celui que je reprends, l'inconscient est langage ce qui en est maintenant acquis l'était déjà pour moi en le sait ; ainsi dans un mouvement peut-être joueur à se faire écho du défi de Saint-Just haussant au ciel de l'en chasser d'un public d'assemblée l'aveu de n'être rien de plus que ce qui va à la pousière, dit-il et qui vous parle, se vint-il l'inspiration qu'à voir dans la voix de Freud s'animer étrangement une figure allégorique et frissonner d'une peau neuve la nudité dont s'habille celle qui sort du puit, j'allais lui prêter voix, c'est une procepepée, je vous l'épargne, elle culmine dans ces mots : "Moi, la Vérité, je parle" et la procepepée reprend "Pensez à la chose innommable qui de pouvoir prononcer ces mots dirait à l'être du langage, pour les entendre comme ils doivent être prononcés dans l'horreur", mais ce dévoilement chacun y met

ce qu'il y peut mettre, mettant à son crédit le dramatique assourdi quoique pas moins d'érudition pour autant du temps sur quoi se termine ce texte que vous trouverez dans le numéro ad hoc, premier de l'année 1955 de l'Evolution Psychiatrique, sous le titre "La chose freudienne".

Je ne crois pas que ce soit à cette horreur éprouvée que j'ai dû l'accueil plutôt frais que fit mon auditoire à l'émission répétée de ce discours, laquelle ce texte représente.

S'il voulait bien se réaliser la valeur à son gré objective sa surdité s'y avérera particulière. Ce n'est pas que la chose, la chose qui est dans le titre l'ait choqué cet auditoire, pas autant que tels de nos compagnons de barbe à l'époque, j'entends de barbe sur un radeau, où par leur truchement j'ai patiemment concubiner 10 ans durant pour la pitance narcissique de nos compagnons de naufrage avec la compréhension jaspersienne et le personnelisme à la manqué, avec toutes les peines du monde à nous épargner à tous d'être pointés au cœlytar de l'âme à être libérale.

La chose, ce mot n'est pas joli, n'est-ce dit textuellement ! Est-ce qu'il ne nous la glisse pas tout simplement cette aventure des fins du fin de l'unité de la psychologie où l'on entend ce se range pas à choisir, fi, à qui se fier, nous vous croyons à l'avant-garde du progrès, camarade ? On ne se voit pas comme on est, et encore moins à s'aborder sous les masques philosophiques ; mais laissons, pour nous en aller tantin là où il importe, au niveau de mon auditoire d'alors je prendrai mes propos qui s'y fit jour à peu près à ce moment et qu'on pourrait trouver touchant de l'enthousiasme qu'il suppose : Pourquoi se porta quelqu'un, et ce thème court encore, pourquoi ne dit-il pas le vrai sur le vrai ? Cela prouve combien vains étaient tout ensemble mon apologue et sa promesse. Prêter sa voix à supporter ces mots intolérables, moi la vérité je parle parce l'allégorie. Cela veut dire tout simplement, tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir, ce que je répète pourtant depuis longtemps, qu'il n'y a pas de méta-langage ; affirmation faite pour situer tout le logico-positivisme, que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire ; c'est même pourquoi,

l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme un langage ; c'est pourquoi moi, qu'en j'enseigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a eu laisser sous le nom d'inconscient la vérité parler.

Ce manque du vrai sur le vrai qui nécessite toutes les chûtes que constitue le méta-langage dans ce qu'il a de faux semblant et de logique, c'est là proprement la place de l'Unverdrängung, du refoulement originaire attirant à lui tous les autres, sans compter d'autres effets de rhétorique pour lesquels, pour lesquels reconnaître nous ne disposons que du sujet de la science, c'est bien pour ça que pour en venir à bout nous employons d'autres moyens ; mais il y est crucial que ces moyens ne sachent pas élargir ce sujet, leurs bénéfices touchent sans doute à ce qu'il est caché, mais il n'y a pas d'autre vrai sur le vrai à couvrir ce point vif que des noms propres, celui de Freud ou bien le mien, ou alors ces berquinades de nourrices dont on ravale un témoignage désormais indéfiable, à savoir une vérité dont il est du sort de tous de refuser l'horrible, si pas plutôt de l'écraser quand il est irrefusable, c'est-à-dire quand on est psychanalyste, sous cette seule de moulin dont j'ai pris à l'occasion la métaphore pour rappeler d'une autre bouche que les pierres quand il faut savoir orier aussi ; peut-être n'y verra-t-on justifier de n'avoir pas trouvé touchante la question ne concernant : "Pourquoi ne dit-il pas..." venant de quelqu'un dont son emploi à faire les bureaux d'une agence de vérité, rendait la naïveté douteuse et dès lors d'avoir renoncé aux offices qu'il remplissait dans la mienne d'agence laquelle n'a pas besoin de chantres à y rêver de sacristie ; faut-il dire que nous avons à connaître d'autres savoirs que celui de la science ? que nous avons à traiter de la pulsion épistémologique et revenir encore sur ce dont il s'agit ; c'est d'admettre qu'il nous faille renoncer dans la psychanalyse à ce qu'à chaque vérité réponds son savoir. Cela est le point de rupture par où nous dépendons de l'avènement de la science. Nous n'avons plus peur les conjindre que ce sujet de la science.

Encore nous permet-il, et j'entre plus avant dans son comment, laissant la chose s'expliquer toute seule avec le noumen, ce qui ne semble être bientôt fait, puisqu'une vérité qui parle a peu de chose en commun

avec un homme qui, de mémoire, de raison pure, la forme.

Ce rappel n'est pas sans pertinence puisque le médium qui va nous servir en ce point, vous n'avez vu l'amener tout-à-l'heure, c'est la cause ; la cause non pas catégorique de la logique, mais en causant tout l'effet. La vérité comme cause, allez-vous psychanalystes refuser d'en assumer la question, quand c'est de là que s'est levée votre carrière. S'il est des praticiens pour qui la vérité comme telle est supposée agir, n'est-ce pas vous ? N'en doutez pas en tout cas, c'est parce que ce point est voilé dans la science, que vous gardez cette place étonnamment préservée dans ce qui fait office d'espoir en cette conscience vagabonde accompagnée au collectif des révolutions de la pensée. Que Lénine ait écrit : "La théorie de Marx est toute puissante parce qu'elle est vraie" y laisse vide l'énormité de la question qu'ouvre sa parole. Pourquoi à supposer. Quelle la vérité du matérialisme sous ses deux faces qui n'en sont qu'une - dialectique et histoire - pourquoi d'en faire la théorie accroîtrait-elle sa puissance ? Répondre par la conscience prolétarienne et par l'action politique marxiste ne nous paraît pas suffisant. Du moins la répartition de pouvoir n'y annonce-t-elle de la vérité comme cause au savoir mis en exercice. Une science économique inspirée du "Capital" ne conduit pas nécessairement à en user comme pouvoir de révolution. Et l'histoire semble exiger d'autre recours encore qu'une dialectique prédictive. Outre ce point singulier que je ne développerai pas aujourd'hui c'est que la science si l'on y regarde de près, n'a pas de mémoire. Elle oublie les péripéties dont elle est née quand elle est constituée ; entendant dit une discussion de la vérité que la psychanalyse met là hautement en exercice. Il ne faut préciser : on sait que la théorie physique ou mathématique après chaque crise qui se résout dans la forme ou la forme employée de théorie généralisée ne saurait nullement être pris pour vouloir dire simplement un passage au général ; on sait qu'elle conserve souvent à son rang ce qu'elle généralise de sa structure précédente. Ce n'est donc pas cela que nous disons, ni visons, c'est le drame, le drame subjectif que coûte chacune de ses crises. Ce drame est le drame du savant, il a ses victimes dont rien ne dit que leur destin s'inscrit dans le mythe de

de l'Œdipe. En tout cas c'est une question pas très étudiée. Karl Julius Mayer Cantor, je ne vais pas dresser un palmarès de ces drames allant parfois à la folie, où des noms de vivants viendraient bientôt s'y inscrire ; où je considère que le drame de ce qui se passe dans la psychanalyse est exemplaire, je pense qu'il ne saurait ici s'inclure lui-même, ce drame, dans l'Œdipe sans à le mettre en cause. Vous voyez le programme qui, ici, se dessine, il n'est pas prêt d'être couvert ; je le vois même plutôt bloqué, je n'y engage avec prudence ; et, pour aujourd'hui, vous prie de vous reconnaître dans des lumières réfléchies d'un tel abord. C'est-à-dire que nous allons les porter sur d'autres champs que le psychanalytique à se réclamer de la vérité. Magie et religion les deux positions de cet ordre qui se distinguent de la science au point qu'on a pu les situer par rapport à la science comme fausse ou moindre science pour la magie, comme entre-passant ses limites, voire en conflit de vérité avec la science pour la seconde. Il faut le dire pour le sujet de la Science l'une et l'autre ne sont qu'ombres ; mais non pour le sujet souffrant auquel nous avons affaire. Ah, va-t-on dire ici, il y vient, qu'est-ce que c'est ce sujet souffrant sinon celui d'où nous tirons nos privilèges et quels droits vous donnant ici vos intellectualisations ? Je partirai pour répondre de ce que je rencontre d'un philosophe, couronné récemment de tous les honneurs facultaires, il écrit : "La vérité de la douleur est la douleur elle-même". Ce propos que je laisse aujourd'hui au domaine qu'il explore, j'y reviendrai pour dire comment la phénoménologie est présente à la contre-vérité. Et le statut de celle-ci je ne m'en empare que pour vous poser la question à vous, analystes, cui cu non, ce que vous faites a-t-il le sens d'affirmer que la vérité de la souffrance névrotique c'est d'avoir la vérité comme cause.

Je propose maintenant sur la magie je pars de cette vue qui ne laisse pas de fléchir sur non obéissance scientifique mais qui s'y contente d'une orientation structuraliste. Elle suppose le signifiant répondant comme tel au signifiant ; le signifiant dans la nature est appelé par le signifiant de l'incantation, il est nobilié métaphoriquement ; la chose en tant qu'elle parle répond à nos objurgations ; c'est pourquoi

est cadre de classification naturelle que j'ai invoqué des études de Claude Lévi-Strauss laisse dans sa définition structurale entrevoir le pont de correspondance par lequel l'opération efficace est conservable sous le même mode où elle a été conçue. C'est pourtant là une réduction qui y néglige le sujet ; chacun sait que la mise en état du sujet, du sujet chamaniçant, y est essentielle. Observons que le chaman danse en chair et en os, fait partie de la nature et que le sujet corrélatif de l'opération a à se recueillir dans ce rapport corporel. C'est ce mode de redoublement qui est exclu du sujet de la science, seule son corrélatif structurel dans l'opération lui sont repérables mais exagérément. C'est bien sous le mode de signifiant qu'apparaît ce qui est à mobiliser dans la nature : tonnerre et pluie, météores et mirages, tout est ici à ordonner selon les relations antinomiques où se structure le langage. L'effort de la demande, dès lors, y est à interroger par nous, dans l'idée d'éprouver si l'on y retrouve la relation définie par notre graphe avec le désir. Par cette voie seulement à plus loin décrire d'un abord qui ne soit pas d'un recours grossier à l'analogie le psychanalyste peut se qualifier d'une compétence à dire son mot sur la magie. La remarque qu'elle soit toujours magie sexuelle a, ici, son prix, mais ne suffit pas à l'y ancrer. Je conclus sur deux points à retenir dans votre écoute : La magie c'est la vérité comme cause sous son aspect de cause efficiente. Le savoir s'y caractérise non pas seulement de rester voilé pour le sujet de la science mais de se dissimuler comme tel tant dans la tradition opératoire que dans son acte. C'est une condition de la magie.

Il ne s'agit sur ce que je vais dire maintenant de la religion que d'indiquer le même abord structural ; et aussi sommairement c'est dans l'opposition de traits de structure que cette esquisse prendra fondement. Peut-on espérer que la religion prenne dans la science un statut un peu plus franc ? Car depuis quelque temps, il est d'étranges philosophes de la science à y donner de leur rapport la définition, la plus soignée fondement à les tenir pour se déployant dans le même monde où la religion, dès lors, a la position enveloppante. Pour nous sur ce point délicat et certains entendraient nous précautionner de la neutralité analytique

nous faisons prévaloir ce principe : que d'être ami de tout le monde ne suffit pas à préserver la place d'où l'on a à opérer. Dans la religion la mise en jeu précédente celle de la vérité comme cause par le sujet, le sujet religieux s'entend, est prise dans une opération complètement différente. L'analyse à partir du sujet de la science conduit nécessairement à y faire apparaître les mécanismes que nous connaissons de la névrose obsessionnelle, Freud les a aperçus dans une fulgurance qui leur donne une portée dépassant toute critique traditionnelle. Préendre y calibrer la religion ne serait être inadéquat, si l'on ne peut partir de remarque comme celle-ci : la fonction qu'y joue la révélation se traduit comme une dénégation de la vérité comme cause : à savoir qu'elle finie ce qu'y fonde le sujet à s'y tenir pour partie prenante, alors il y a peu de chance à donner à ce qu'on appelle l'histoire des religions des limites quelconques : c'est-à-dire quelque rigueur. Disons que le religieux laisse à Dieu la charge de la cause mais qu'il coupe là son propre accès à la vérité ; aussi est-il amené à remettre à Dieu la cause de son désir ce qui est proprement l'objet du sacrifice ; sa demande est comme au désir supposé d'un Dieu qu'il faut dès lors séduire ; le jeu de l'amour entre par là. Le religieux installe ainsi la vérité en un statut de culpabilité ; il en résulte une méfiance à l'endroit du savoir d'autant plus sensible chez les pères de l'Eglise qu'ils se démontrent plus dominants en matière de raison. La vérité y est renvoyée à des fins qu'on appelle eschatologiques, c'est-à-dire qu'elle n'apparaît que comme cause finale, au sens où elle est reportée à un jugement de fin du monde ; d'où le relent obscurantiste qui s'en reporte sur tout usage scientifique de la finalité.

J'ai marqué au passage combien nous avons à apprendre sur la structure de la relation du sujet à la vérité comme cause dans la littérature des Pères, voire dans les premières décisions conciliaires le rationalisme qui organise la pensée théologique n'est nullement comme la platitude se l' imagine affaire de fantaisie. S'il y a phantasme c'est au sens le plus rigoureux d'institution d'un réel qui couvre la vérité. Il ne nous semble pas du tout inaccessible à un traitement scientifique que la vérité

chrétienne ait dû en passer, ait dû en passer, par l'intensité de la formulation d'un Dieu : trois en un. La puissance ecclésiale s'accorde, ici, fort bien d'un certain découragement de la pensée. Avant d'accentuer les impasses d'un tel système, c'est la nécessité de ces articulations qui pour la pensée est saine et à laquelle elle doit se mesurer. Les questions doivent être prises au niveau où le dogme échappe en hérésie : et la question du "Filioque" ne peut se paraître du tout étrangère pour pouvoir être traitée en termes topologiques. L'appréhension structurale doit y être première et permet seule une appréciation exacte de la fonction des images. Le "De Trinitate" ici, a tous les caractères d'un ouvrage de théorie et il peut être pris par nous comme un modèle. S'il en était pas ainsi je conseillerais à mes élèves d'aller s'exposer -distrayons nous- à la rencontre d'une tapisserie du XVIIIème siècle qu'ils verront s'imposer à leur regard dès leur entrée au Mobilier National où elle les attend déployée pour encore un mois en deux. Les trois personnes représentées dans une identité de forme absolue à s'entretenir entre elles avec une aisance parfaite au zéro frais de la création sont tout simplement envoiées. Et ce que recèle une machine aussi bien faite quand elle se trouve affrontée le couple d'Adam et d'Eve en la fleur de son péché est bien de nature à être proposée en exercice à une imagination de la relation humaine qui ne dépasse pas en pratique la dualité. Mais que nos auditeurs s'arment d'abord d'Augustin. Ainsi semblai-je m'avoir défini que des caractéristiques des religions de la tradition juive. Sans doute sont-elles faites pour nous en démontrer l'intérêt ? Je ne me console pas d'avoir du renvoyer à rapporter à l'étude de la Bible la fonction du nom du père. Il reste que la clé est d'une définition de la relation du sujet à la vérité ; je crois pouvoir dire que c'est dans la mesure où Claude Lévi-Strauss conçoit le bouddhisme comme une religion du sujet généralisé, c'est-à-dire comme comportant une diaphragmatization de la vérité comme cause indéfiniment variable qu'il l'a cette utopie de la voir s'accorder avec le règne universel du marxisme. Peut-être est-ce là faire trop peu de cas des exigences du sujet de la science et trop confiance à l'émergence dans la théorie d'une doctrine de la transcendance

20

de la matière. Pour ce qui est de la science ce n'est pas aujourd'hui que je puis dire ce qui se paraît de la structure de ses relations à la vérité, comme cause, puisque notre progrès cette année doit y contribuer.

Je l'aborderai par la remarque étrange que la fécondité prodigieuse de notre science est à interroger dans sa relation à cet aspect dont la science se sentiraient que la vérité comme cause elle ne voudrait rien en savoir. On reconnaît la formule de la Verwerfung ou formation laquelle viendrait ici s'adjoindre en une série formée à la Verdrängung : refoulement, à la Vernachlässigung : dénégation, dont vous avez reconnu, je pense, au passage la fonction dans la magie et la religion. Sans doute ce que nous avons dit des relations de la Verwerfung avec la psychose, spécialement comme Verwerfung du nom du père vient-il là, en apparence, s'opposer à cette tentative de repérage structural. Pourtant si l'on aperçoit qu'une paranoïa réussie apparaît aussi bien être la clôture de la science si c'était la psychanalyse qui était appelée à représenter cette fonction, si d'autre part on reconnaît que la psychanalyse est essentiellement en ce qui introduit ce qui réintroduit dans la considération scientifique le nom du père, -là on n'est pas plus avancé en apparence puisqu'on retrouve la même impasse semble-t-il, mais on a le sentiment que cette impasse même en progression et qu'on peut voir se dénouer quelque part le chiasso qui semble y faire obstacle. Peut-être le point actuel où on est le drame de la naissance de la psychanalyse est la ruse qui s'y esche à se jouer de la ruse consciente des auteurs sont-ils ici à prendre en considération car ce n'est pas moi qui ait introduit la formule de la paranoïa réussie. Certes, ne faudra-t-il indiquer que l'incidence de la vérité comme cause dans la science est à reconnaître sous l'aspect de la cause formelle, mais ce sera pour éclairer que la psychanalyse par contre en accentue l'aspect de causes matérielles ; telle est proprement son originalité dans la science. Cette cause matérielle est proprement la forme d'incidence du signifiant que j'y définis. Par la psychanalyse, le signifiant se définit comme agissant d'abord comme séparé de sa signification ; c'est la figure, le caractère littéral que

dessine la configuration copulatoire quand, surgissant hors des limites de la maturation biologique, du sujet, elle s'imprime sans pouvoir être le signe à s'articuler effectivement de la présence du partenaire sexuel, c'est-à-dire son signe biologique.

Qu'en se souviennent de nos formules différenciant le signifiant et le signe. C'est assez dire au passage que dans la psychanalyse l'histoire est une autre dimension que celle du développement, et que c'est une aberration que d'essayer de l'y résoudre ; l'histoire ne se poursuit qu'en contre-temps du développement. Poindre l'histoire comme science a peut-être à faire son profit si elle veut échapper à l'emprise toujours présente d'une conception providentielle de son cours, bref nous retrouvons ici le sujet du signifiant tel que nous l'avons articulé l'année dernière, véhiculée par le signifiant dans son rapport à d'autres signifiants ; il est à distinguer sévèrement tant de l'individu biologique que de toute évolution psychologique subsumable comme sujet de la compréhension. C'est, dit en termes minimes, la fonction que j'accorde au langage dans la théorie, elle ne semble compatible avec un matérialisme historique qui laisse là un vide. Peut-être la théorie de l'objet "a" y trouvera-t-elle sa place aussi bien. Cette théorie de l'objet "a" est nécessaire, nous le verrons, à une intégration correcte de la fonction de la cause, au regard du sujet du savoir et de la vérité. Vous avez pu reconnaître au passage dans les quatre modes de sa reproduction qui viennent ici d'être recensés le même nombre et une analogie d'épingle à nominale qui sont à retrouver dans la Physique d'Aristote. Ce n'est pas par hasard puisque cette physique ne manque pas d'être marquée d'un logocisme qui garde encore la saveur et la sapience d'un grammaire original.

s'interroge-t-il

Nous restera-t-il valable que la cause soit pour nous exactement autant à se polymorphiser. Cette exploration n'a pas pour seul but de vous donner l'avantage d'une prise élégante sur les cadres qui échappent en eux-mêmes à votre juridiction ; entendez : magie, religion, voire science ;

mais plutôt pour vous rappeler qu'en tant que sujet de la science psychanalytique c'est à la sollicitation que chacun de ces modes de la relation à la vérité comme cause, que vous avez à résister. Mais ce n'est pas dans le sens où vous l'entendrez d'abord, la magie n'est pour nous tentation qu'à ce que vous fasciez de ces caractères la projection sur le sujet à quel vous avez affaire pour le psychologiser, c'est-à-dire le reconnaître ; la prétendue pensée magique qui est toujours celle de l'autre n'est pas un stigmate dont vous puissiez épargner l'autre ; elle est aussi valable chez votre prochain qu'en vous-même dans les limites les plus communes ; elle est en principe de la moindre transmission d'ordre. Pour tout dire la recours à la pensée magique n'explique rien. Ce qu'il s'agit d'expliquer, c'est son efficience. Pour la religion elle doit bien plutôt nous servir de modèle à ne pas suivre dans l'institution d'une hiérarchie sociale où se conserve la tradition d'un certain rapport à la vérité comme cause.

La simulation de l'Eglise catholique qui se reproduit chaque fois que la relation à la vérité comme cause vient au social, est particulièrement grotesque dans une certaine Internationale psychanalytique à la condition qu'elle impose à la communication.

Ai-je besoin en effet de dire dans la science, à l'opposé de la magie et de la religion, le savoir se communique, mais il faut insister que ce n'est pas seulement parce que c'est l'usage, mais que la formule logique demande à ce savoir inclure le mode de la communication comme entourant le sujet qu'il implique.

Tel est le problème premier que soulève la communication en psychanalyse, le premier obstacle à sa valeur scientifique et que la relation à la vérité comme cause sous ses aspects matériels est resté négligée dans le cercle de son travail.

Concluerais-je à rejoindre le point d'où je suis parti aujourd'hui : Division du sujet - ce point est un nœud. Rappelons où Freud l'ouvre sur ce manque du pénis de la mère où se révèle au sujet la nature du phallus.

Le sujet se divise ici, nous dit Freud à l'endroit de la réalité ;

voyant à la fois s'y ouvrir le gouffre contre lequel il se rembarquera d'une phobie, et d'autre part le recouvrant de cette surface où il érigera le fétiche, c'est-à-dire l'existence du pénis comme maintenant quelque déplacé ;

D'un côté extrayant le "pas de" du "pas de pénis", à mettre entre parenthèse, pour le transférer au pas de savoir qui est le pas hénitiation de la névrose ; de l'autre reconnaissant l'efficacité du sujet dans ce "grosnon" qu'il érige à lui désigner à toute heure le point de vérité, révélant au phallus lui-même qu'il n'est rien d'autre que ce point de manque qu'il indique dans le sujet.

Cet index est aussi celui qui nous pointe le chemin où nous voulons aller cette année. C'est-à-dire, là où vous-mêmes reculez d'être en ce manque comme psychanalystes suscités.